

LES CONCERTS

Concert Albéric Magnard

Je ne crois pas que le nom de M. Albéric Magnard ait jamais paru encore sur l'affiche de l'un ou l'autre de nos grands concerts dominicaux. Ce nom est celui d'un solitaire, d'un fier qui, jusqu'à présent, n'était descendu de sa tour d'ivoire que pour donner au théâtre de la Monnaie de Bruxelles; il y a sept ans, une *Yolande*, en un acte, dont il écrivit le livret et la partition.

A ne pas stationner dans les antichambres directoriales, on gagne un temps précieux. En sa retraite volontaire, M. Magnard a beaucoup travaillé. Il a tenu à nous le prouver sans rien demander à personne. Sortant une seconde fois de sa réserve habituelle, il a réuni un orchestre, dont il s'est fait le chef; et a organisé, à la salle de la rue Blanche, une séance de ses œuvres au programme de laquelle figuraient deux symphonies, une ouverture, trois poèmes en musique et un chant funèbre. J'ai assisté hier à cette séance qui présentait un vif intérêt.

Les deux symphonies offrent ceci de curieux, c'est que, extrêmement libres de forme, elles sont bâties sur un plan à peu près pareil. Une ouverture leur sert de premier morceau; puis viennent des danses, une pastorale et un finale. L'une date de 1892, l'autre de 1896, et elles nous montrent l'extraordinaire évolution du talent de l'auteur. Partout, une vie intense se révèle en un bouillonnement continu. Là, les thèmes sont jetés pêle-mêle, se heurtent, et comme M. Magnard est un esprit essentiellement lettré, comme ses idées ont une tournure nettement littéraire, on éprouve beaucoup de peine à le suivre, à le comprendre. Ici, au contraire, les motifs sont présentés, développés avec ordre, mesure et clarté. En quelques années, le compositeur s'est dégagé, a élargi, simplifié sa manière, et, sans peine alors, on peut savoir ce qu'il vaut. Cette dernière symphonie m'a frappé par sa robustesse, son animation, son caractère tantôt grave tantôt joyeux, sa forte poésie et surtout par son rude sentiment de la nature qui fait si amusantes ses danses, si vibrant son finale. Ce sentiment se retrouve dans les trois pièces vocales que Mme Jeanne Raunay a dites en grande artiste: *l'Invocation*, où il y a la mélancolie des paysages du Nord; *Ad Fontem Blandusiarum*, qui rappelle à la fois Horace et Puvis de Chavannes, et l'élegiaque *Nocturne*; dans l'Ouverture, très populaire, et dans le Chant funèbre, sorte de déploration instrumentale profondément émouvante et expressive, page de rare éloquence et d'exceptionnelle noblesse. N'appartenant à aucune église, produisant à son heure ce qui lui plaît, évitant les coteries et ne tenant point compte de la mode, M. Albéric Magnard méritait le succès qu'il a obtenu. Il a dirigé l'exécution de ses ouvrages avec autant de sûreté que de chaleur et a été longuement applaudi.

Alfred Bruneau.